

Agnès entra dans la salle d'attente vide du professeur Bal. Tant mieux, elle n'aurait pas à patienter longtemps pour sa consultation. Prenant place sur une chaise de style Louis XV, elle balaya du regard la pièce richement décorée de boiserie d'époque ainsi que la tapisserie de velours bleu nuit. Des tableaux accrochés aux murs représentaient des estampes chinoises. Elle entendit du bruit derrière la porte. Le parquet craqua sous les pas se rapprochant. La jeune femme se leva pour saluer le vieil homme revêtu d'une blouse blanche.

– Bonjour, Agnès. J'ai enfin l'honneur de votre visite !

– Bonjour, professeur Bal.

Ils se serrèrent la main. Le port altier et la mine austère, comme seule la haute bourgeoisie en avait le secret, le médecin l'invita à le suivre dans son bureau ou d'un geste, la pria de s'asseoir. Le cheveu rare et blanc, le visage parsemé de taches brunâtres sous de fines lunettes, il ne devait pas être loin de ses soixante-dix ans.

– Comment allez-vous ces derniers temps ? demanda-t-il en prenant place face à sa patiente.

– Bien, merci.

– Vous avez négligé plusieurs rendez-vous... Malgré mes relances, dit-il, la mine sévère, tout en jetant un coup d'œil à son dossier posé devant lui.

– J'en suis désolée. J'ai été très occupée...

– Trop pour venir me voir ? Votre pathologie n'est pas à prendre à la légère, Agnès!

Oui ! Elle savait ! Il n'était pas besoin de le lui rappeler ! Bientôt sûrement. Mais pour l'instant, elle possédait encore toutes ses facultés. L'échéance lui paraissait loin presque irréaliste, comme si la maladie n'existait pas. Évidemment, elle avait des trous de mémoire parfois... Même de plus en plus fréquents... Mais rien de bien grave ! D'ailleurs, pourquoi était-elle là ? Assise dans ce fauteuil à écouter ce vieux grigou lui débiter un sermon ? Elle n'était plus une petite fille !

– Pour l'instant, tout va bien, répéta-t-elle comme pour s'en convaincre elle-même. Je vis normalement.

– Donc, vous n'avez pas eu d'autres symptômes qui sont apparus ?

– Non, mentit-elle.

– Bien. Est-ce que comme je vous l'ai demandé, vous notez votre emploi du temps sur un cahier ?

– Je le fais tous les matins.

– Vous continuez votre traitement, n'est-ce pas ?

Agnès acquiesça de la tête. En réalité, tout était passé à la poubelle. Elle était assez perspicace pour comprendre que les médicaments prescrits ne la guériraient pas. Ils n'agissaient que pour reculer l'évidence.

Il y a deux ans, on lui fit subir une batterie d'examen sans poser vraiment de nom sur ces troubles neurologiques, comme ses retards, sa perte de mémoire. Le médecin mit d'abord ses symptômes sur le compte du stress, de la nervosité. Bien que ce soit très rare pour son âge, on lui parla de la maladie d'Alzheimer. Jamais personne ne prononça pourtant le mot exact. Il était plus facile de tourner autour du pot. Si elle consentait de se faire suivre par un neurologue comme le docteur Bal ou un psychiatre, c'est elle qui déciderait le moment pour en finir. Pour rien au monde, Jamais elle ne supporterait que ceux qu'elle aimait assistent à sa déchéance !

– Bien, nous allons faire quelques tests, si vous le voulez bien. La jeune femme soupira intérieurement, acceptant à contrecœur.

Kemal gara sa voiture près de son petit immeuble. S'emparant d'un sac de sport sur le siège arrière, il verrouilla le véhicule avant de s'engager dans la cage d'escalier. C'est alors qu'il vit ce qu'on avait fait durant son absence. Agnès était passée plusieurs fois et le lui faisait savoir. Comme il ne répondait pas au téléphone, elle tapissa sa porte de messages. Il la reconnaissait bien là ! Il arracha les petits papiers et les froissa sans même y jeter un coup d'œil. L'appartement sentait le renfermé. Il posa son sac sur le sol avant d'ouvrir grand les fenêtres. Il se débarrassa de son blouson, quitta son chandail pour prendre une douche. Réapparaissant un quart d'heure plus tard dans le salon, une serviette autour des hanches, il sursauta.

– La porte n'était pas fermée...

– Je vais finir par en déduire que tu m'espionnes.

– Tu ne réponds pas à mes appels... Tu ne lis pas mes messages non plus... Agnès tenait les papiers froissés dans sa main. Elle les balançait négligemment sur le canapé, puis alluma une cigarette.

– Je t'en pris... Fais comme chez toi !

Sachant qu'il détestait l'odeur du tabac, ce geste n'avait pour but que de le provoquer.

– Où étais-tu ?

– J'avais besoin de me reposer quelques jours.

– Tu crois que je ne devine pas où tu te rends, lorsque tu disparais comme ça. Tu me prends pour une imbécile ?

– Alors pourquoi est-ce que tu me le demandes ?

De plus en plus nerveuse, elle tirait sur sa cigarette par à-coups successifs. Elle n'était pas dans son assiette, faisant les cent pas dans le salon, de la fenêtre au canapé rouge. Même habitué par ce genre de comportement de sa part, il remarqua pourtant que quelque chose clochait. Elle semblait plus angoissée que jamais.

– Qu'est-ce que tu as ?

– Tu me demandes ce que j'ai ? Explosa-t-elle. Tu ne manques pas de toupet ! Tu t'en vas en laissant la direction du garage à Henri qui ne s'y connaît absolument rien ! Et tout ça pour quoi ? T'enfermer entre quatre murs dans la maison de Madeleine !

– Contrairement à ce que tu penses, Henri est parfaitement capable de gérer la boîte en mon absence.

– Ce n'est pas à lui que je l'ai confié !

Presque au bord de l'hystérie, elle jeta d'un geste rageur le mégot de sa cigarette par la fenêtre ouverte. Comme il quittait la pièce, elle le poursuivit jusque dans la chambre. Choisisant de l'ignorer, il retira la serviette autour de ses hanches pour s'habiller. Elle s'approcha, lui prit le bras.

– Tu ne comprends pas que je t'aime ? Que je ferais tout pour toi !

– Ça suffit, Agnès ! J'en ai marre que tu me répètes sans arrêt la même chose ! Se dégageant de son emprise, il recula. Conscient de sa nudité et la façon dont elle le regardait, il attrapa les vêtements propres sur le lit, se dépêchant de s'habiller.

– J'en ai plus qu'assez de ton inquisition ! Tu m'étouffes ! Je n'en peux plus !

Elle tenta de le toucher, mais il recula de nouveau, comme piqué par un serpent.

– Je ne veux que ton bien. Je t'apporte tout sur un plateau et tu me repousses encore !

– Tu sais quoi ? C'est fini ! Trouve quelqu'un d'autre pour ton garage parce que je n'y retournerais pas !

– Tu n'as pas le droit ! Tu crois que tu peux partir comme ça ? Du jour au lendemain ! Je te rappelle que nous sommes associés dans cette affaire !

– Je te laisse ma part... D'ailleurs, tu peux tout garder ! Je ne veux plus rien, venant de toi !

– Et qu'est-ce que tu as l'intention de faire ? Te terroriser dans cette maison, avec le fantôme de ta pauvre défunte ?

– Ça ne te regarde pas !

– Mais elle est morte, bon sang ! Quand vas-tu enfin le comprendre ? Que faut-il faire pour te le mettre dans la tête ? J'existe, moi ! Je suis là !

Le visage crispé, il pointa un doigt menaçant dans sa direction.

– Je ne veux personne ! Ni toi, ni aucune autre ! Tu entends ? Fiche-moi la paix ! Et maintenant, sors d'ici ! Que je ne te revoie plus !

– Un jour, tu regretteras ce que tu viens de dire !

– Va-t'en !

Comme elle ne bougeait pas, il l'empoigna par le bras, l'entraînant vers la sortie. Agnès se mit à pleurer. Ses larmes et ses suppliques ne l'attendrèrent pas. Il la poussa sur le palier, referma derrière lui, ignorant les tambourinements assourdissants contre le battant de la porte. Cette femme était folle ! C'est alors que les coups cessèrent. Le calme revint. Il se terra dans la cuisine. Tel un automate, il se servit un café. Se passant la main dans les cheveux, soudain, il cogna le mur de son poing. Bon sang ! Il n'avait pas voulu en arriver là ! Elle ne pouvait donc pas comprendre ? Pourquoi le harceler ainsi ? Il devait partir loin de tous ses souvenirs qui le hantaient, le faisant tant souffrir.

*
* *

À la tombée du jour, il jeta quelques affaires propres dans son sac et quitta l'appartement. Il se sentait à ce point pourchassé qu'il s'attendait presque à trouver Agnès encore sur son palier. Il connaissait cette femme. Elle n'abandonnait pas si facilement. À son grand soulagement, elle n'était plus là.

Démarrant sa voiture dans la nuit, il ne savait pas quelle serait sa destination. La seule chose dont il était certain, c'est qu'il voulait partir. Tout quitter ! Même si cela semblait passer pour un coup de tête, il en avait besoin ! Il était vital qu'il tourne enfin la page !

Il ralentit son véhicule près de l'ancien magasin de fleur de Madeleine. Autrefois si joliment décoré, il ne restait plus rien. La boutique fut vendue à plusieurs reprises avant de finir à l'abandon. Un grand panneau en bois bouchait l'entrée, des affiches électorales collées dessus. L'épicerie où il travailla avec Agnès reprit son rôle premier. C'était de nouveau un café. Il sourit en repensant à toutes ses heures passées ici à guetter derrière la vitre, la fleuriste d'en face, attendant patiemment la fin de la journée pour la retrouver.

Avant de partir, il avait une dernière chose à faire. Sans doute la plus difficile, la plus douloureuse. Il laissa derrière lui les lumières du village pour s'enfoncer à travers champs. Tournant sur un chemin caillouteux plongé dans l'obscurité, les phares éclairèrent une petite bâtisse baignant dans un faible clair de lune. Il s'arrêta, descendit du véhicule. Il extirpa le trousseau de clés de sous un tas de bois. La maison de Madeleine resta sans repeneur. Kemal y revenait régulièrement, même s'il n'était plus chez lui. En se réfugiant ici, il avait l'impression de remonter le temps. Il allumait un feu dans la cheminée, errait de pièce en pièce, s'attendant presque à entendre la voix de sa compagne. Il revoyait Lemi joué sur le tapis avec son chien. Son rire heureux.

Les meubles disparurent, à l'exception du vieux sofa qu'on jugea apparemment inutile d'emporter. Certains eurent même l'indélicatesse de taguer des murs. Lorsque le bruit courut que Kemal se réfugiait parfois ici, bizarrement, les vols cessèrent. Cette nuit, tout était différent. Il venait dire adieu à cette maison. D'une certaine manière, Agnès avait raison. Se plonger dans le passé le faisait trop souffrir. Madeleine était partie ! Jamais elle ne reviendrait ! Elle resterait gravée dans son cœur, son âme. C'est cela qu'il devait garder de cette femme qu'il aimât tant.

Il entendit un bruit dans la nuit. Ce devait sans doute être un animal. Il s'approcha du vieux canapé, s'y assit. La pièce baignait d'une lumière bleutée provenant du clair de lune à travers la vitre cassée. Il resta là un long moment, immobile, se sentant plus seul que jamais ! Désespéré ! Qu'allait-il devenir ? Enfin, il se leva doucement, prêt à partir. Une fois dans la voiture, il regarda une dernière fois la maison puis fit une marche arrière dans un crissement de pneus. Il stationna une demi-heure plus tard à l'orée d'un champ. Ivre de fatigue, il décida de se reposer un peu avant de reprendre la route.